

LES ROMANS DE LA TABLE RONDE

NOUVELLEMENT RÉDIGÉS PAR

JACQUES BOULENGER



LES AMOURS DE
LANCELOT DU LAC

GALEHAUT
SIRE DES ILES LOINTAINES



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C^o, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE - 6^e

Tous droits réservés

19^e édition

**Les Romans de la Table
Ronde (1922) Les Amours de
Lancelot du Lac ; Galehaut,
sire des Îles Lointaines**

Jacques Boulenger



Plon-Nourrit et Cie, Paris, 1923

Exporté de Wikisource le 31/12/2016

LES AMOURS DE LANCELOT DU LAC

Pages.

- I. — Au royaume de Logres
- II. — Le blanc cortège
- III. — Les adieux
- IV. — Le beau damoisel
- V. — Le jour de la Saint-Jean
- VI. — « Adieu, beau doux ami ! »
- VII. — La dame de Nohant et le chevalier à la blanche robe
- VIII. — Délivrance de Nohant
- IX. — Le gué de la reine. Les demoiselles oiseaux
- X. — Les trois écus de Saraide la pucelle
- XI. — Prise de la Douleuse Garde
- XII. — La tombe de Lancelot
- XIII. — « Fin cœur ne peut mentir »
- XIV. — Lancelot en extase. Départ de la Douleuse Garde
- XV. — Keu déçu
- XVI. — Le chevalier à la litière
- XVII. — Retour à la Douleuse Garde
- XVIII. — Les clés des enchantements. La Joyeuse Garde
- XIX. — Le chevalier pensif et Dagueuet le couard
- XX. — Le Chèvrefeuille
- XXI. — Lancelot au Puy de Malehaut
- XXII. — Le fils de la belle géante. La semonce au roi
- XXIII. — La dame de Malehaut : Lancelot en gêole
- XXIV. — Le tournoi de Galore : le chevalier vermeil
- XXV. — La dame de Malehaut : le baiser

XXVI. — Délivrance de Lancelot

XXVII. — Le tournoi de Galore : le noir chevalier

XXVIII. — La promesse de Galehaut

XXIX. — La soumission de Galehaut

XXX. — L'entremise de Galehaut

XXXI. — Le pré des arbrisseaux : *Quel giorno più non vi
leggemmo avante*

XXXII. — « Bonne est la compagnie de quatre ! »

XXXIII. — Galehaut et la dame de Malehaut

I

Le conte dit qu'il y avait anciennement, parmi les forêts du royaume de Logres, une foule de grottes où les chevaliers errants trouvaient toujours le vivre et le couvert : car, lorsque l'un d'eux avait besoin de boire et de manger, il n'avait qu'à se rendre à la plus prochaine, et aussitôt une demoiselle de féerie en sortait, on ne peut plus belle, qui portait une coupe de fin or à la main, avec des pâtés très bien lardés et du pain ; et elle était suivie d'une autre pucelle, qui tenait une blanche serviette merveilleusement ouvrée et une écuelle d'or et d'argent où se trouvait justement le mets que le chevalier désirait ; et encore, si le plat ne lui plaisait point, on lui en apportait d'autres à sa volonté.

Mais il advint qu'un chevalier mauvais et plein de vilenie força l'une de ces pucelles au bord de sa grotte, et ensuite lui prit la vaisselle d'or où elle l'avait servi. D'autres agirent comme lui : de façon qu'elles ne voulurent plus se montrer, pour prière qu'on leur en fit.

Lorsque le roi Artus eut fondé la Table ronde par le conseil de Merlin, les chevaliers de sa maison convinrent qu'ils protégeraient toutes les demoiselles. Si une pucelle était conduite par un chevalier et que celui-ci fût outré et vaincu, alors elle appartenait au vainqueur. Mais celle qui était seule

n'avait rien à redouter, sinon des félons, dont il n'y avait guère en ce temps, et elle pouvait aller aussi sûrement par le royaume que si elle eût été gardée. Néanmoins, on n'eut plus jamais aucune nouvelle des pucelles des grottes.

Ce fut le commencement des temps aventureux. Alors la Bretagne bleue fut pleine de merveilles et les chevaliers se mirent à errer. Partout, il y avait des pas difficiles et des coutumes singulières qu'on ne pouvait franchir ou redresser qu'à grande prouesse : grâce à quoi les chevaliers, et surtout ceux de la Table ronde, faisaient tant d'armes que leur renom en est demeuré jusqu'à présent. Ils chevauchaient par monts et par vaux sur leurs grands destriers, abattant les mauvais usages, défiant les félons, ramenant les méchants à raison, détruisant les larrons qui volaient sur les routes ; et des demoiselles qu'on ne saurait demander plus avenantes cheminaient sur leurs palefrois ; et, pendant ce temps, la cour du roi Artus resplendissait sur le pays de Logres, ornée de la reine Guenièvre et de ses dames, brillante d'or, d'argent, de riches draps de soie, de fêtes, de gerfauts, d'éperviers, de faucons, d'émerillons. Là vivaient les compagnons de la Table ronde, et jamais on ne vit si bons chevaliers, si preux, si fiers, si vigoureux et hardis ; mais on estimait alors la prouesse à beaucoup plus haut prix qu'aujourd'hui.

Cinq fois l'an, à Pâques, à l'Ascension, à la Pentecôte, à la Toussaint et à la Noël, le roi Artus tenait cour renforcée et portait couronne. En ce temps-là, nul ne passait pour vraiment preux, qui n'eût demeuré quelque temps en sa maison : aussi les barons venaient-ils en foule à ces cours. Et celle de la Pentecôte était la plus enjouée et la plus gaie, parce que c'est

ce jour-là que Notre Sire, monté au ciel, envoya le Saint-Esprit parmi ses fidèles, qui étaient aussi déconfortés que des brebis qui ont perdu leur pasteur. Mais celle de Pâques était la plus haute et la plus honorée, en mémoire du Sauveur qui ressuscita et nous racheta des éternelles douleurs. D'ailleurs, à maintes autres époques, comme la Chandeleur et la mi-août, ou bien le jour de la fête de la ville dans laquelle il se trouvait, et encore quand il voulait faire honneur à quelques gens, le roi tenait sa cour ; mais cela ne s'appelait point cour renforcée. Et, à toutes ces cours, il avait coutume de ne se mettre à son haut manger que lorsqu'une aventure s'était présentée à ses chevaliers.

II

Or, le vendredi avant la Saint-Jean, le roi chassa tout le jour dans la forêt de Camaaloth ; vers le soir, comme il regagnait la ville avec ses gens, il vit venir à lui une belle compagnie.

En tête, deux garçons à pied menaient deux sommiers blancs, dont l'un portait un léger pavillon de campement, le plus riche qu'on eût jamais fait, et l'autre deux beaux coffres pleins de robes de chevalier. Puis avançaient, deux par deux, quatre écuyers montés sur des coussins et tenant qui un écu à boucle d'argent, qui un heaume argenté, qui une lance, qui une grande épée, claire, tranchante et légère à merveille ; et après eux d'autres écuyers et sergents ; puis trois pucelles ; enfin une dame accompagnée d'un damoiseau beau comme le jour et de deux gentils valets avec lesquels elle causait. Et les robes, les armes, les écus, les chevaux, tout dans ce cortège était couleur de neige.

Le roi s'arrêta, émerveillé. Cependant la dame, l'ayant aperçu, pressait son palefroi et, dépassant son escorte, s'avança vers lui en compagnie du beau damoiseau. Et sachez encore qu'elle était vêtue d'une cote et d'un manteau de samit blanc, fourré d'hermine, et qu'elle chevauchait un petit palefroi amblant, si bien taillé qu'on n'en vit jamais de plus beau, dont la housse de soie traînait jusqu'à terre ; son frein et son poitrail

étaient d'argent fin, sa selle et ses étriers d'ivoire subtilement gravé d'images où l'on voyait des dames et des chevaliers. Dès que la dame arriva devant le roi, elle écarta son voile et, après lui avoir rendu le salut qu'il se hâta de lui faire le premier, en gentilhomme courtois et bien appris qu'il était, elle lui dit :

— Sire, Dieu vous bénisse comme le meilleur des rois de ce monde ! Je viens de bien loin pour vous demander un don que vous ne me refuserez point, car il ne peut vous causer nul mal et ne vous coûtera rien.

— Demoiselle, répondit le roi, dût-il m'en coûter beaucoup, pourvu qu'il ne me soit, à honte et qu'il ne cause dommage à mes amis, je vous l'octroierai, quel qu'il soit.

— Sire, grand merci ! Je vous requiers donc de faire chevalier ce mien écuyer, lorsqu'il vous le demandera.

— Belle amie, grâces vous soient rendues de m'avoir amené ce beau jouvenceau. Je lui donnerai ce qui est de moi : ses armes et la colée ; Dieu ajoutera le surplus : c'est la prouesse.

La dame remercia le roi et lui apprit qu'on l'appelait la Dame du Lac ; après quoi, quelque prière qu'il lui fit de demeurer, elle prit congé, le laissant fort étonné, car il n'avait jamais entendu prononcer ce nom.

III

Le damoiseil, qui semblait au désespoir de la quitter, voulut la convoyer quelque temps. Quand ils eurent cheminé côte à côte, tristement, la distance d'un trait d'arc, elle rompit le silence et lui dit :

— Fils de Roi, il faut, donc nous séparer. Mais, auparavant, je veux que vous sachiez, vous que j'ai élevé, que je ne suis pas votre mère et que vous n'êtes pas mon fils. Votre lignée est des meilleures du monde ; et vous apprendrez un jour le nom de vos parents. Songez à vous rendre aussi parfait de cœur que vous l'êtes de corps, car ce serait grand dommage si en vous la prouesse ne valait pas la beauté. Demain soir, vous prierez le roi Artus de vous faire chevalier, et ce jour même, avant la nuit, vous quitterez son hôtel et vous irez errant par tous pays et cherchant aventures : car c'est ainsi que vous gagnerez louanges et valeur. Ne vous arrêtez en aucun lieu, ou le moins possible ; mais gardez d'y laisser quelque exploit à faire à ceux qui viendront après vous. Et si l'on vous demande qui vous êtes, répondez que vous ignorez votre propre nom.

Elle tira de son doigt un anneau qu'elle passa à celui du damoiseil. Puis elle le recommanda à Dieu, en le baisant bien doucement, et elle lui dit encore :

— Beau Fils de Roi, écoutez ceci : vous mènerez à bien les